

## XYZ. La revue de la nouvelle



### Déroute

René Zahnd

Numéro 17, février–printemps 1989

Auteurs suisses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3134ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Zahnd, R. (1989). Déroute. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (17), 21–23.

Depuis notre rencontre avec Estelle, une certitude s'est imposée: la situation n'est plus tenable, il faut agir sans tarder. Corde, revolver, arsenic. Les moyens ne manquent pas et offrent de séduisantes possibilités. Mais qui de nous va rester? Voilà ce qui nous retient encore.

Hier soir, au Café des Amis, alors que tout se présentait plutôt bien avec Estelle, les choses ont mal tourné. Estelle, nous la connaissons peu et certains allaient même jusqu'à affirmer que nous la rencontrions pour la première fois. Avec son nez pointu fleuri de taches de rousseur, avec ses yeux de jade, elle prétendait être danseuse, se lançait dans de longues tirades sur les noces du geste et de l'espace, sur la manière de dire l'esprit à travers le corps, mais elle se plaignait aussi d'être sans argent parce que, disait-elle, le chorégraphe qui l'employait habituellement venait de la quitter pour une pimbèche qui n'avait offert aucune résistance à ses avances. Nous ne l'avons pas crue une seconde, surtout que lorsqu'elle s'était rendue aux toilettes, elle n'avait pas la démarche et le maintien de ceux qui s'astreignaient à la discipline de la danse. Estelle mentait, murmurions-nous. Estelle mentait peut-être, mais elle était charmante et nous ne demandions qu'à entrer dans ses mensonges.

Au début de la soirée elle n'avait, nous semblait-il, rien remarqué. Il faut dire que celui d'entre nous qu'elle voyait possédait l'art d'écouter. Il ne disait pas grand-chose, posait des questions de derrière les panaches bleutés de sa pipe. Accoucheur de mots et de soucis, il s'attachait les femmes en les faisant parler, et ce stratagème finissait en général par porter ses fruits. Mais si Estelle aimait visiblement se livrer à des confidences, qui était-elle? Une secrétaire qui le soir venu s'inventait un simulacre d'existence? Une aventurière se berçant de mots? Ses mains ne cessaient de tourner un briquet rouge dans tous les sens. Nous parlions à mi-voix entre nous, à la fois intrigués par l'énigme de cette femme plutôt belle, et irrités par le fait qu'un seul attirait son attention.

Elle était un mélange de ruse et de candeur et ses yeux pétillaient, peut-être sous l'effet du vin ensoleillé que nous buvions. Lorsqu'elle commença à raconter sa tournée en Martinique et sa soirée sur le yacht d'un magnat de l'acier, le Voyageur a brusquement ricané. Personne

n'avait pu prévenir l'incident. Un bavard, le Voyageur, tout le contraire de l'autre, et prétentieux avec ça, même mythomane sur les bords... Bien sûr, elle a arrêté de parler aussitôt et a allumé une cigarette après nous avoir dévisagés. Le Voyageur a profité de ce moment de silence pour déverser un flot de paroles, histoire de raconter sa dernière expédition au cœur de Bornéo, son errance dans la jungle, parce que son radeau s'était retourné sur les rapides d'un fleuve qui, de toute manière, n'existait sur aucune carte officielle et qui était vénéré par les indigènes, parce que la couleur de ses eaux, très variable, témoignait des humeurs du Dieu de la montagne. Et il ajoutait des détails, se vantait, se piquait de connaître la planète mieux que la poche trouée de son pantalon. Nous tous, nous ne disions rien: nous savions qu'il mentait sans vergogne, qu'il avait à peine franchi les frontières de l'Europe et qu'il ne s'était jamais écarté des chemins touristiques, le fanfaron! Mais elle, elle ne cessait de l'interroger, prise dans le filet de ses illusions.

Puis, sans que rien ne l'annonce, le Geignard s'en est brusquement mêlé. À nouveau, elle marqua son étonnement: comment la conversation pouvait-elle changer si rapidement de cap? Mais de ce trouble, le Geignard n'avait cure, il égrenait son chapelet de plaintes, se lamentait en reniflant, tout en décrivant sa solitude avec mille détails. Estelle hésitait visiblement entre le mépris et la pitié. Au moment où le Geignard se mit à évoquer les poèmes qu'il écrivait, ultimes ressources contre les attaques sournoises du monde, affirmait-il, qu'il s'enflammait à propos de ses textes, dont personne ne voulait reconnaître la beauté, l'Intelto avait fait entendre son ton sec et cassant. On l'appelait aussi l'Encyclopédie, à cause de tout ce qu'il savait. Personne ne l'aimait, il nous bassinaient dès qu'il intervenait, en rameutant tout l'arsenal de son savoir. À ce moment de la soirée, nous avons remarqué que les choses commençaient vraiment à se gâter: les yeux de jade luisaient même d'une certaine inquiétude et les longs doigts ne jouaient plus avec le briquet rouge.

Il faut agir, nous n'avons que trop hésité, parce que la scène avec Estelle n'est pas la première du genre. Des antécédents il en existe quantité, tous plus accablants les uns que les autres. Jamais nous ne parvenons à nous maîtriser. Pire! Nous nous agaçons les uns les autres, au point de nous quereller parfois avec virulence. L'heure de la séparation a sonné.

Hier au soir, le Voyageur se montra très rapidement irrité par le discours de l'Intelto. Sans élégance, il l'a prié de retourner mettre son vilain nez dans les bouquins, cependant que le Geignard donnait de la

voix, faiblement, certes, pour dire qu'il était à nouveau le brimé de l'histoire, alors que d'autres se mêlaient au débat, en particulier le Causeur, le Raisonneur, le Moqueur. À la fin, nous ne savions plus combien nous étions et la confusion la plus totale régnait, un tel débutant une phrase qu'un tel autre reprenait à son compte. Tous voulaient s'emparer de la parole, tant et si bien qu'on finissait par ignorer qui d'entre nous parlait et ce qu'il voulait dire, il n'y avait plus qu'un magma de mots, masse chaotique et insensée, d'où jaillissaient des pointes vindicatives. Voilà l'image que nous donnions à Estelle: une bande de marchands se chamaillant pour des oripeaux. Elle restait d'ailleurs bouche bée, stupéfaite par ce discours cacophonique, comme pétrifiée par nos attitudes et rivalités, qu'elle n'avait sans doute pas soupçonnées. Le plus terrible était que nous réalisions parfaitement l'absurdité de la situation, mais qu'il nous était impossible de réagir. Et lorsque Estelle ramassa toutes ses affaires et se leva pour partir, cela ne surprit personne. Pas plus que lorsqu'elle nous regarda dans les deux yeux pour dire: «T'es complètement dingue!»

Cela ne peut plus durer, parce que tout le monde va finir par croire que nous sommes fou. Corde, revolver, arsenic. Nous allons agir, mais il faut d'abord que nous parlions. Ce qui n'ira pas sans difficultés, puisqu'il s'agit de décider qui d'entre nous deviendra moi.

René Zahnd. Né en 1958. Exerce le métier d'instituteur. Mais une évidence s'impose rapidement: les élèves ne méritent pas le traitement qu'il leur inflige. Il se convertit donc au journalisme culturel, métier qu'il continue de pratiquer. Outre des collaborations à des revues et quelques préfaces, il publie deux recueils de poèmes, *Figures séquestrées* (sur des dessins de Martial Leiter, Clin d'œil, 1981) et *Noces perdues* (P.A. Pingoud, 1987), et cinq recueils de nouvelles: *Lilith* (en collaboration avec Jacques-Michel Pittier, L'Aire, 1980), *Homo Lemus* (Clin d'œil, 1981), *le Chant des cigales* (Sidrine XXIII<sup>e</sup> siècle, 1981), *Des mouches dans le gris* (récit, Clin d'œil, 1982) et *l'Homme au sang noir* (Sidrine XXIII<sup>e</sup> siècle, 1985).